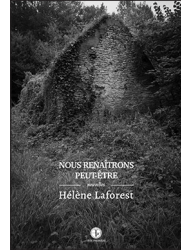


### Écrire la main verte

Hélène Laforest, *Nous renaîtrons peut-être*, Montréal, Tête première, 2024, 336 p.

**S**I LES QUESTIONS ENVIRONNEMENTALES ont innervé toute la littérature québécoise dans les dernières années, la nouvelle apparaît comme un véhicule particulièrement prisé pour approcher ces thématiques<sup>1</sup>. Par sa concision poétique et son penchant pédagogique, la forme brève participe en effet à inventer de nouveaux imaginaires du vivant, de l'habitat et de la catastrophe en réinvestissant les discours, les savoirs et les affects écologiques depuis le domaine fictionnel. C'est une telle expérience de lecture que propose le recueil *Nous renaîtrons peut-être* de Hélène Laforest. Après un premier roman<sup>2</sup> sur les illusions mortifères de la croissance moderne, où elle imaginait une revanche de la nature face aux excès d'un charpentier-menuisier, Laforest nous offre ici une ode au végétal, à la maison et à la féminité à travers sept nouvelles de format long, variant en 30 et 60 pages. Aussi denses que des forêts luxuriantes, ces histoires ne sont pas réductibles à une seule ligne narrative ; chacune débouche sur un monde, vivant, mystérieux, peuplé d'êtres et de puissances inexplicables, où s'estompent les frontières entre l'humain et le végétal, tout comme entre la vie et la mort. Ce sont des femmes de tout âge qui se confrontent aux possibilités et aux



1. Julien Defraeye, « La nouvelle québécoise : forme privilégiée de la littérature à vocation environnementale », *Études littéraires*, vol. XLVIII, n° 3, 2019, p. 67-78. <https://doi.org/10.7202/1061860ar>.
2. Hélène Laforest, *Bois dormant*, Montréal, Prolepse, 2019, 168 p.